

////// JACK HYLTON ET SON JAZZ.

Cet excellent jazz de Londres, qui, pendant quinze jours, fit accourir le public parisien au music-hall de l'Empire, n'aidera guère à terminer le débat ici ouvert sur la nationalité du jazz. A moins que, grâce à Jack Hylton, et selon une opinion toute personnelle, l'on ne voie mieux qu'une fois abandonnée la thèse *afro-américaine* du jazz il n'y ait guère de raison pour qu'on ne soutienne une thèse européenne plutôt qu'*américaine* du jazz. L'opérette anglaise, la romance anglaise, certains chants écossais, le choral anglican lui-même d'une part, les subtilités et brutalités de l'orchestre européen moderne (de Rimsky-Korsakoff à Ravel et à Strawinsky) d'autre part, formaient un terrain suffisamment fécond pour qu'un jazz anglo-européen

y naquit. Voici un orchestre comparable à celui de Whiteman (pour n'opposer que des semblables) et dont l'excellence même suppose quelques antécédents, réussites ou prédispositions de plus vieille date.

Le jazz de Jack Hylton s'offre à nous comme un magnifique instrument de music-hall, tout en fantaisie et en virtuosité. Mais le plaisir musical pur n'y perd rien : le doux pathétique des voix (trio de voix d'hommes dont on peut dire qu'elles chantent *a cappella*, tout en étant accompagnées par les instruments *pianissimo*), le néo-debussysme de certaines combinaisons orchestrales où le dosage des timbres l'emporte sur l'indépendance polyphonique (qui, là comme ailleurs, tend à se perdre), l'esprit même dont le répertoire généralement d'opérette américaine est revivifié, la technique aussi de certains instruments, tout cela révèle un art qui, malgré tout ce qui s'y mêle d'abondant spectacle, plonge ses racines dans la seule musique.